

4 - LE VIROINVAL

Tout concourt à me faire passer la plus mauvaise nuit possible : le contact avec le sol inégal malgré l'interposition d'une ridicule moitié de matelas gonflable et les festons de loupottes qui en guirlandes de Noël ceignent le home d'un bienheureux voisin. De plus, la température qui chute entraîne une humidité ambiante atteignant la saturation ; il n'en faut pas plus pour provoquer de nombreuses envies pressantes.

Pourtant, je n'avais pas ménagé ma peine pour dégoter un hébergement potable mais tous les gîtes des environs prennent les clients à la semaine. Quant à la solution hôtelière, l'auberge la plus proche est celle que j'ai retenue pour la nuit prochaine.

Un peu de sommeil à partir de 2h, puis une attente agitée et tourmentée entrecoupée de périodes d'inconscience trop courtes. 7 heures du matin, je ne tergiverse plus ; debout !

La tente est humide mais pas ruisselante..., tant que j'évite de la frôler. En position allongée je me tortille et m'habille sans déclencher la douche froide.

Petit-déjeuner plus que frugal avec un croûton de pain, un gendarme moisi, deux abricots aplatis et de l'eau.

Dernière opération avant le départ : démonter la tente et torcher le tapis de sol avec du papier toilette pour enlever la terre écrasée. Pendant un instant je suis tenté d'oublier sur place ce mince écran de Nylon chinois, mais je réfute cette solution peu élégante et me résigne à porter cette surcharge - maintenant inutile - jusqu'au premier bureau de poste français.

Tous les toutous dorment. Sans écho au crissement inévitable des brodequins sur le gravier, je remonte l'allée jusqu'au groupe sanitaire. Mes gourdes sont pleines, je peux y aller.

La route se faufile entre la forêt et le camping qui bientôt cède la place à une déchetterie. Au sortir de cette "Vallée Merveilleuse", voici un village : VODELÉE, qui ne se distingue en rien de n'importe quel autre de Belgique ou de France.

Au village succède un grand bois où le chêne règne en maître. À DOISCHE, patelin suivant, j'ai déjà parcouru près de 5 km dans une campagne peu vallonnée baignée d'un soleil généreux. Cette localité est intéressante car un commerce de proximité y est installé ; je plaque le GR... et bonjour monsieur le "Proxi Marché", que vos salades, pommes, prunes et boissons fraîches sont tentantes ! Tout ce bazar plus le pain et me voilà paré pour midi.

Et maintenant ? Une petite route, une bonne couverture de feuillage offrant une ombre appréciable ; il ne m'en faut pas plus.

Longeant un ruisseau, la route se tord au creux d'un val sans profondeur. Un carrefour vient subitement compliquer une situation que mon topoguide n'éclaire pas ; mais le secours est à deux pas. Une mère attentionnée pliée sous un capot levé bidouille dans la bagnole de son fils, en carafe sur le bas-côté.

Toujours sympas les Belges ; même dans la mouise leurs problèmes deviennent secondaires quand il s'agit de venir en aide à quiconque les sollicite. Leur connaissance du terrain vient à la rescousse là où les panneaux routiers font défaut.

« Le chemin, là, vous fera gagner du temps pour aller à Mazée... »

Me sentant incapable du moindre geste pour leur venir en aide, je les remercie et me lance dans un chemin vicinal où le seul indicateur signale une grotte chapelle à proximité. Je fais donc un court arrêt devant une cavité naturelle fermée par une grille et baptisée pompeusement : "Grotte Notre-Dame de Lourdes". Comme en lévitation dans une anfractuosité légèrement surélevée, la pauvre figurine de la vierge paraît bien seule et triste.



Version belge de “Notre-Dame de Lourdes”

La voie débouche sur une route qui s’élève droite entre des pâtures où paissent des troupeaux de “vaches bleues”. La France est toute proche, cette fameuse “Pointe de Givet” qui perce les Ardennes et s’engage profondément, attachée sans raison à la Meuse qu’elle livre pourtant aux sujets du roi des Belges. Souhaitant conserver un soupçon d’exotisme, j’évite ce

détour au pays en délaissant le GR qui décrit une poche follette. Partant droit devant, je gagne quatre kilomètres de marche sans quitter la Belgique. Je retrouve le GR pour entrer avec lui à MAZÉE, trouvant bien à propos un square jardin pour y faire une halte casse-croûte de midi.

Le GR retrouvé reprend son service, mais il est dit qu’aujourd’hui ce sera surtout pour le fixer et l’éviter. Faisant fi d’une boucle en forêt, j’opte pour la route nationale 99 (belge, bien entendu) qui sort de Mazée, aussi rectiligne que celle qui m’y a conduit. Une demi-heure plus tard, au pas de charge pour éviter de lambiner au soleil cuisant, je traverse TREIGNES, prenant un peu de bon temps à un café, voisin de l’église et proche d’un château du 16^{ème} siècle.

Nouveau gain en kilomètres, mais ce n’est pas terminé ; un balisage douteux me contraint à une dernière infidélité et je parcours les trois bornes restantes en continuant par la route. Le soleil tape dur et je m’arrête souvent, mais c’est sans importance car la fin d’étape est proche. Un rond-point marque l’entrée de VIERVES SUR VIROIN.



Vierves sur Viroin

C’est une jolie et riante vallée. Elle se dévoile pas à pas devant le randonneur qui s’engage dans les petites rues et se faufile entre les solides maisons de pierres. Le marcheur sans scrupules fera encore une petite entorse au tracé du GR et se rendra vers l’église. Le portail d’accès d’un château se trouve presque en vis-à-vis ; un manoir où le recul manque pour pouvoir apprécier son

architecture particulière et sophistiquée. Puisqu’il domine le val, je trouverai sans doute plus loin un meilleur point de vue.

Au bas coule une rivière, voici le “Viroin” qui prête son nom à plusieurs villages et lieux avant de se jeter dans la Meuse (en France) à l’extrémité orientale du “Viroinval”.

Un pont routier saute d’une rive à l’autre en traversant un cours peu profond mais suffisamment large pour autoriser l’évolution d’un groupe de canoéistes. Un passage à niveau à barrière manuelle coupe la rue juste au débouché du pont. La voie ferrée qui court sur la berge – deux rails corrodés supportés par des traverses perdues dans l’herbe folle – ne doit pas souvent conduire de convois.

C’est heureux car l’hôtel “le Petit Mesnil” n’étant qu’à cinquante mètres de là, je ne serai pas dérangé par le trafic ferroviaire. Ici, je suis attendu et ne tarde pas à prendre possession d’une chambre saine, me retrouvant assez vite sous la douche. Il est 17 h et j’ai parcouru 21 km.

Fin de journée calme dans un cadre bucolique baignant dans une douce torpeur : une agréable bière belge sanctifiant le terme de mes corvées journalières ; la distraction qu’offre les passages et manœuvres incohérentes d’un locotracteur promenant une remorque basse le long de la rivière ; le spectacle de l’eau qui coule et d’un duo de jeunes pêcheurs.

L’heure du repas du soir s’avance doucement en toute quiétude. Pour clore cette journée de transition, une bonne table, quelques personnes avec qui converser, puis après avoir goûté la douceur du soir tombant, la montée en chambre pour y attendre la nuit.
